

14^e DIMANCHE ORDINAIRE B

Dimanche 7 juillet 2024

Nous reprenons ce dimanche la lecture continue de l'évangile de S. Marc. Cet évangile a ceci de particulier qu'il ressemble à une longue enquête sur l'identité de Jésus. Il y a en effet des différences de visée entre les évangiles. Matthieu rapporte, par exemple, de longs enseignements de Jésus. Il cherche à montrer que Jésus accomplit et même surélève l'expérience d'Israël. L'évangile de Luc n'est pas foncièrement différent mais il s'adresse davantage à des chrétiens issus du paganisme. L'évangile de Jean, lui, est une contemplation profonde de quelques gestes et paroles de Jésus, avec une visée très sacramentelle. L'évangile de Marc ressemble plutôt à ce que les philosophes contemporains appelleraient une approche phénoménologique : on voit vivre et agir un homme, et on se pose la question : « qui est-il ? »

Jésus ne se présente pas à proprement parler comme un prophète ; il n'est pas non plus un commentateur de la Loi ; et pas davantage un révolutionnaire ou un factieux. Qui donc alors est Jésus ? Un être étrange, à n'en pas douter. Cela apparaît clairement dès le début de l'évangile de Marc. De Jésus émane une autorité singulière ; il suffit qu'il appelle une poignée de pêcheurs pour que ceux-ci se mettent aussitôt à sa suite : Simon-Pierre, André, Jacques et Jean abandonnent famille et métier pour le suivre. Quelques lignes plus loin, on nous dit qu'il « enseignait avec autorité, et non pas comme leurs scribes » (1, 22). Puis il accomplit des miracles qui produisent la stupeur. « Qu'est cela : même aux esprits impurs, il commande et ils lui obéissent ! » (1, 27) En guérissant le paralytique, il suscite même l'indignation : « Comment celui-là parle-t-il ainsi ? Il blasphème ! Qui peut remettre les péchés sinon Dieu seul ? » (2, 7) Et l'évangéliste de souligner la réaction de la foule : « Jamais nous n'avons rien vu de pareil ». Jésus va plus loin encore : le prophète qu'il semble être fréquente les pêcheurs : « Quoi ! il mange avec les publicains et les pécheurs ! » (2, 16) L'incertitude est donc à son comble, et nous ne sommes qu'au chapitre 2 ! Retenons donc que le comportement de Jésus étonne, à tel point qu'il est dit dans le passage d'aujourd'hui que sa parenté « était profondément choquée à cause de lui » (6, 3). Jésus scandalise, ce qui veut dire étymologiquement qu'il fait trébucher, qu'il remet en cause. Ce qui est étonnant. S'il est vrai que les actes révèlent la personnalité, on peut dire que plus Jésus agit, plus le mystère de sa personnalité s'épaissit. Alors qu'en est-il de notre enquête sur l'identité de Jésus ? Dès le chapitre 6, elle semble tourner court. Mais c'est au tour de Jésus de s'étonner : « Et là, il ne pouvait accomplir aucun miracle ; il guérit seulement quelques malades en leur imposant les mains. Il s'étonna de leur manque de foi ». A entendre l'évangile, on a l'impression que c'est la foi qui provoque les miracles. Pas de foi, pas de signes. Mais pas de signes, rien qui permette de reconnaître l'identité de Jésus. Comment en sortir ? Souvent, comme l'apôtre Thomas, on exige de Dieu des signes pour croire. Or l'évangile nous montre souvent le contraire : la petite fille de Jaïre revient à la vie à cause de la foi de son père. Même chose avec la femme atteinte de pertes de sang. Jésus lui dit : « Ma fille, ta foi t'a sauvée. Va en paix et sois guérie de ton mal ». Ce n'est donc pas le signe qui produit la foi, mais la foi qui produit le signe. Avons-nous bien compris cela ? Nous mettons Dieu à l'épreuve en réclamant des signes pour croire, comme les pharisiens de l'évangile. Or, en fait de signe, l'évangile nous dit qu'il ne nous est donné que le signe de Jonas. Quel est-il ce signe ? C'est un anti-sign. Le prophète pendant trois jours au cœur de l'abîme, c'est la préfiguration de Jésus mort et enseveli. C'est un anti-sign car comment penser que Jésus est le messie alors qu'il vient d'être crucifié ? Transportons-nous au calvaire, à la fin de l'évangile de Marc. Qu'y voyons-nous ? Un centurion romain, un païen donc. Et que dit-il ce païen ? Il s'écrie : « vraiment, cet homme était le Fils de Dieu ! » La foi du centurion, et la nôtre avec la sienne, ne naît pas tant d'un signe que d'un anti-sign. Ou plus exactement, elle se révèle en reconnaissant à travers cet anti-sign un signe plus profond. Sur la croix, Jésus persévère dans la confiance. Dans le plus extrême dénuement, il persiste à se reconnaître comme le Fils bien-aimé du Père et fait don de sa vie pour accomplir le dessein d'amour du Père envers « ceux qu'il ne rougit pas d'appeler ses frères » comme dit la lettre aux Hébreux. Voilà le vrai signe : le centurion est bouleversé par l'amour infini du Père et du Fils, et par la foi de Jésus.

Croire, c'est donc savoir avec certitude qu'on peut toujours faire confiance à Dieu. Qu'il ne cesse de nous aimer au point qu'il finira par nous relever de la mort. Notre foi doit donc imiter celle de Jésus. Ce n'est pas une attitude hautaine, non plus qu'une assurance tous risques. C'est l'imitation de la conduite de

Jésus qui se caractérise par la confiance, l'abandon filial. Nous en avons une magnifique illustration dans S. Paul. Jésus lui dit : « Ma grâce te suffit, ma puissance se déploie dans la faiblesse ». Et Paul commente : « Je n'hésiterai pas à mettre mon orgueil dans mes faiblesses, afin que la puissance du Christ habite en moi, A maintes reprises, nous expérimentons nous aussi notre faiblesse. Comme Paul, nous subissons « les insultes, les contraintes, les persécutions et les situations angoissantes ». Nous connaissons aussi des situations moins honorables. Nos refus d'aimer, nos refus de servir. Notre lâcheté aussi devant les exigences de l'évangile. Notre tiédeur à désirer et à rechercher le royaume de Dieu. Notre angoisse devant la solitude, la maladie, la mort. Faut-il alors désespérer ? Faut-il se croire abandonné, délaissé de Dieu ? Non, « car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort ». Ces faiblesses, ces limites, dont on découvre peu à peu qu'elles font corps avec nous, la puissance même du péché en nous, acceptons-les. Unissons-nous à la faiblesse du Seigneur en croix qui a voulu prendre sur lui toutes nos faiblesses. Alors nous expérimentons aussi la puissance libératrice du Seigneur ressuscité. Car n'oublions jamais que le Crucifié est désormais le Ressuscité. Si nous prêtons à Dieu notre foi, alors c'est au cœur même de notre vie que nous découvrirons les signes de Jésus : la paix et la joie, dans l'espérance. Ces signes intérieurs, qui sont les fruits de l'Esprit Saint, nous révéleront l'identité de Jésus : il est, comme nous allons le dire dans le symbole de la foi, celui qui est venu « pour nous et pour notre salut ».